

s'adresser aux serpents, je le concède et je le crois : dans des pays infestés de ces reptiles, on sera entré dans une grande frayeur et dans une espèce de découragement, à la vue des nombreuses victimes que faisait leur venin ; et on aura cru — naïveté de l'ignorance et de la superstition — que des hommages publics qui leur seraient rendus dans les temples et sur les autels, auraient pour effet de désarmer leur colère et de les rendre propices et favorables à l'homme.

Dans tous les cas, je sais fort bien Ernest, qu'il y a plusieurs espèces d'animaux qui ne se soucient guères du pouvoir fascinateur du serpent, et dont on pourrait, au besoin, invoquer la conduite et les mœurs pour démontrer péremptoirement que ce prétendu pouvoir est un fantôme.

Ernest. — Quoi ! le serpent aurait donc des ennemis ! Je m'étais imaginé moi, qu'il était roi et maître partout, et qu'il exerçait avec impunité comme un tyran son orgueil et son irrésistible puissance !

Edmond. — Oui ? Eh ! bien vas demander au porc, par exemple, s'il redoute beaucoup d'être fasciné par le serpent, lui qui est exclu complètement de l'Afrique et de tous les pays où l'on vénère les Ophidiens, lui qui le fait disparaître en peu de temps, des endroits où il semble le mieux établi et le plus fort, lui qui ne fait jamais meilleure bombance ni meilleure graisse que quand il lui est loisible de déguster tant et plus des Crotales, des Boquiras, des Cobras ! Tu iras ensuite demander la même chose à l'Autruche, au Messager Serpenteaire, à l'Ajutant, à l'Ichneumon-Mangoos. "Le combat était acharné et se prolongeait avec fureur" dit Levailant, à propos d'une lutte qu'il contempla lui-même au milieu d'un désert, entre un Messager et un énorme serpent. Et il raconte comment cet oiseau, aux longues jambes entièrement emplumées, aux ailes formidables terminées par trois éperons, se précipite sur son adversaire, une aile raménée en avant comme un bouclier pour se protéger le corps et les jambes, et de l'autre, frappant avec rapidité, avec sûreté et avec violence, jusqu'à ce que le reptile épuisé, ayant maintes et maintes fois mordu vainement et vainement imprégné de poison les plumes insensibles de son vainqueur, se laisse, après un dernier effort, tomber par terre, auquel moment et en un clin d'œil, son ennemi lui brise le crâne à coups de bec et l'avale

tout entier, s'il le peut, ou s'il ne le peut pas, le dépece, en l'assujettissant avec ses doigts. Et je voudrais que tu visses l'Ajutant, volatile gigantesque et terrible, six pieds de hauteur, quinze pieds d'envergure, bec énorme, tête et cou presque nus, chevelure rare et frisée, jabot immense, jambes longues, lisses et d'acier, se promener triomphalement sur les bords du Gange, parmi les plantes aquatiques et les ro-eaux. Tout-à-coup, et avec la rapidité d'une flèche, il enfonce son bec dans l'eau et dans la vase ; il se redresse, on voit un serpent tourner et se débattre, et avant même que celui-ci ait eu le temps de se reconnaître et de frapper, il est déjà broyé et englouti par l'oiseau. Et l'Autruche et l'Ichneumon-Mongoos ne sont pas moins intrépides : tons deux se distinguent par l'agilité et par la justesse de l'œil : ils saisissent le reptile près de la tête, évitent ainsi ses crochets, et ne le lâchent pas qu'il ne soit mort.

Voilà comment certains animaux traitent les Ophidiens. Ils ne redoutent pas même leurs crochets et leur poison. Ah ! qu'il y a loin de là, de cet empire si glorieux sur les serpents à la sujétion d'être misérablement fascinés par eux et de devenir plus misérablement leur victime !

Oh ! non, certes, qu'on ne dise pas que les serpents n'ont pas d'ennemis. Nous avons vu que les hommes eux-mêmes les attaquent, les poursuivent souvent avec intrépidité et les tuent quelquefois avec une audace dépassant toute limite. Et quand les moyens ordinaires ne suffisent pas, on en appelle aux moyens les plus gigantesques. Une île de l'Océan Indien était littéralement pleine de Boas, serpents d'une grandeur, d'une taille et d'une force démesurée et par conséquent formidables : jamais navire n'avait osé mouiller en cet endroit, sans qu'il n'eût à enregistrer la perte de quelques-uns de ses matelots dévorés par les monstres. Au siècle dernier, un vaisseau anglais était arrêté là : et le capitaine saisi de colère et d'indignation à la vue de cette fourmillière de Boas, dont il connaissait déjà la hideuse et trop célèbre réputation, fit cerner l'île entière par ses chaloupes, et mettre le feu à toute la forêt, sur un cercle, qui en se retrécissant, ne devait pas laisser un seul pouce de terrain non dévasté par les flammes. Le navire s'éloigna ensuite sur la haute mer pour mieux jouir de ce spectacle. L'incendie dura plusieurs jours. On vit d'abord quelques serpents

percer la ceinture de feu et se précipiter dans la mer ; après cela on ne vit, on n'entendit plus rien, si ce n'est le pétilllement des flammes et le craquement des arbres qui tombaient. Mais sur la fin, voici qu'une scène des plus lugubres fut aperçue. Les Boas avaient reculé devant le feu et s'étaient retirés au centre sur les hauteurs. Lorsque l'embrassement les eut atteints, c'est alors que, pressés dans cet endroit, ils commencèrent à se débattre, à siffler de la manière la plus effroyable, et à s'élaner avec impétuosité de toutes parts, pour échapper au supplice. Le capitaine fit en ce moment lever l'ancre ; le navire s'éloigna ; mais de si loin que les matelots purent apercevoir l'île, ils ne cessèrent pas de voir d'immenses corps de serpents s'élançant, roulant, et tournoyant dans les airs, au milieu des flammes qui les enveloppaient et qui les consumaient tout vivants.

#### AUX LECTEURS BÉNÉVOLES DU COLLÉGIEN

Quand nos patients lecteurs recevront ce numéro, le Collégien sera en vacances ou sur le point de commencer à jouir de cet heureux temps où le *far niente* occupe une si large place. En faisant ses adieux, le Collégien éprouve le besoin de remercier ses patrons, ses amis, ses lecteurs, ses abonnés. Il y aurait des volumes, pardon, des colonnes, à remplir d'actions de grâces les plus sincères à l'adresse de ces quatre classes de bienfaiteurs. Il est vrai que ces divers titres peuvent s'appliquer à tous, presque tous ceux avec qui le Collégien est en rapport. Mais enfin on comprend que l'essence des choses n'exige pas absolument que tout lecteur soit un abonné, ni, que tout abonné soit un lecteur ; surtout quand il s'agit du Collégien. Tout lecteur ou tout abonné est-il, *ipso facto*, ami, est-il patron ? C'est une question qui pour n'avoir